

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

LA NÉCESSITÉ UNIQUE



9 791096 721146

ISBN : 979-10-96721-14-6

CARRAUD-BAUDRY

Copyright © Carraud-Baudry, 2000-2016

Carraud-Baudry – 17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France

ÉMILE RAUDRAC DU BRAY

LA NÉCESSITÉ UNIQUE

ISBN : 979-10-96721-14-6

Copyright © Carraud-Baudry, 2000-2016

Carraud-Baudry – 17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France

— Table des matières —

PRÉFACE.....	7
Montaigne (Les Essais).....	7
« Barzaz Breiz » (Chants populaires de la Bretagne).....	7
Loi du 15 novembre 1887.....	8
Iliade.....	9
Eddas.....	11
Beowulf.....	13
Kalevala.....	15
Pline le Jeune.....	18
Jacob et Wilhelm Grimm.....	19
Voltaire.....	21
CHOIX DE POÉSIES.....	23
DE L'HOMME, BIENTÔT, IL NE DEMEURE RIEN.....	25
(Extrait de l'« Épopée de Gilgamesh » ; version ninivite – fin de la tablette X ; traduction- adaptation d'Émile Raudrac du Bray, depuis la traduction anglaise de Reginald Campbell Thompson).....	25
PAR DELÀ LES LIMITES.....	26
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	26
L'ORDRE MÉDIOCRE.....	28
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	28
COMME UN ARC TENDU.....	29
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	29
AU BEAU SOLEIL.....	30
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	30
LE CŒUR DE HIALMAR.....	32
(Texte de Charles Leconte de Lisle ; extrait de « Poèmes barbares »).....	32
SUR LE DOS DU DRAGON.....	34
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	34
LA TRISTESSE DU DIABLE.....	36
(Texte de Charles Leconte de Lisle ; extrait de « Poèmes barbares »).....	36
VOUS QUI RÊVEZ ENCORE.....	38
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	38
AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX.....	40
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	40
LES CONFINS DES PORTES DU CIEL.....	43
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	43
L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ.....	44
(Texte d'Émile Raudrac du Bray).....	44
Ô FORTUNA.....	46
(Extrait des « Carmina Burana » – « Chants de Beuren », 17. 1, 2 et 3 – ; traduction- adaptation d'Émile Raudrac du Bray depuis le texte latin).....	46
INDICATIONS DIVERSES.....	49
POSTFACE.....	51

PRÉFACE

« Il est incertain où la mort nous attende, attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté. Qui a appris à mourir, il a desappris à servir. Le sçavoir mourir nous afranchit de toute subjection et contrainte. »

Montaigne (*Les Essais*)¹.

Le titre de cet opuscule évoque la mort ; il est repris de la troisième réplique du premier chant du « Barzaz Breiz » (*Chants populaires de la Bretagne*).

Le Chant débute ainsi :

« LE DRUIDE

Tout beau, bel enfant du Druides ; réponds-moi ; tout beau, que veux-tu que je te chante ?

L'ENFANT

— Chante-moi la série du nombre un, jusqu'à ce que je l'apprenne aujourd'hui.

LE DRUIDE

— Pas de série pour le nombre un : la Nécessité unique, le Trépas, père de la Douleur ; rien avant, rien de plus.

Tout beau, bel enfant du Druides ; réponds-moi ; que veux-tu que je te chante ?

[...]. »²

L'opuscule, donc, que nous avons composé comprend quelques textes préalablement écrits lors de la rédaction d'autres ouvrages, et certains (deux traductions) réalisées spécifiquement. Il offre un choix de textes susceptibles de pouvoir faire l'objet de lectures lors de cérémonies de funérailles civiles, publiques ou privées. Certes, le nombre de textes proposés est ici relativement restreint ; cela nous le concevons aisément ; aussi vous recommandons-nous de consulter, si les textes de notre fascicule ne vous satisfaisaient pas, ou si vous les jugiez en trop petit nombre pour vous offrir un choix suffisant, de consulter d'autres recueils en rassemblant de plus nombreux, de différents auteurs, de différentes inspirations³.

1 MONTAIGNE. *Les Essais*. Réimprimés sur l'édition originale de 1588 ; avec notes, glossaire et index par MM. H. Motheau et D. Jouaust et précédés d'une note par M. S. de Sacy. Tome premier. Paris : Librairie des bibliophiles, 1873. XVII p. et 347 p. P. 78 – livre I^{er}, chap. XX.

2 *Barzaz Breiz – Chants populaires de la Bretagne*. Recueillis, traduits et annotés par le vicomte Hersart de La Villemarqué, membre de l'Institut. Sixième édition. Paris : Librairie académique Didier et C^{ie}, 1867. LXXXII, 539 et XLIV p. P. 2.

3 Nous vous recommandons tout particulièrement de lire en la matière qui ici nous intéresse, le manuel dont les

La *Loi du 15 novembre 1887 sur la liberté des funérailles*⁴, en son article 3, stipule ce qui suit :

« Tout majeur ou mineur émancipé, en état de tester, peut régler les conditions de ses funérailles, notamment en ce qui concerne le caractère civil ou religieux à leur donner et le mode de sa sépulture.

« Il peut charger une ou plusieurs personnes de veiller à l'exécution de ses dispositions.

« Sa volonté, exprimée dans un testament ou dans une déclaration faite en forme testamentaire, soit par-devant notaire, soit sous signature privée, a la même force qu'une disposition testamentaire relative aux biens, elle est soumise aux mêmes règles quant aux conditions de la révocation. »

Cette loi stipule également en son article 5 :

« Sera punie des peines portées aux articles 199 et 200 du code pénal, sauf application de l'article 463 dudit code, toute personne qui aura donné aux funérailles un caractère contraire à la volonté du défunt ou à la décision judiciaire, lorsque l'acte constatant la volonté du défunt ou la décision du juge lui aura été dûment notifié. »

Ainsi donc, toute personne majeure possède la faculté d'organiser selon sa volonté ses propres funérailles⁵. Toutefois le législateur a voulu que la personne en question fasse montre de raison et de mesure dans l'expression de ses exigences. En effet, le *Code civil* précise, afin de préserver l'ordre public et d'éviter certaines excentricités trop singulières : « Dans toute disposition entre vifs ou testamentaires, les conditions impossibles, celles qui sont contraires aux lois ou aux mœurs, seront réputées non écrites. »

Voici l'essentiel de ce que doit savoir une personne voulant prescrire la manière dont se dérouleront ses obsèques.

Ceci exposé, il convient de réfléchir à la substance même de la cérémonie, telle que le futur défunt aimerait, voudrait, veut, qu'elle se déroule. Chacun devra faire montre en l'occurrence d'une démarche personnelle, et nourrir sa réflexion de ses lectures, de ses expériences, de ses sentiments à l'égard de la vie, à l'égard de la mort.

Afin de vous y aider nous allons vous exposer ci-après un cheminement particulier, vous proposer de nous suivre tout au long d'un petit itinéraire littéraire.

références suivent : BENOIST, Alain (de). VIAL, Pierre. *La Mort – Traditions populaires / Histoire et actualité*. Paris : Le Labyrinthe, 1983. 143 p. (*Préface* – avec de nombreuses rubriques, de nombreuses considérations archéologiques, historiques, philosophiques, de nombreuses citations de nombreux auteurs, courtes ou longues –, de la p. 5 à la p. 107. *Poèmes*, de la p. 109 à la p. 135. *Guide musical* de la p. 135 à la p. 137. *Bibliographie des ouvrages consultés* de la p. 139 à la p. 143.

4 Texte en vigueur à la date du 5 août 2015.

5 L'article 433-21-1 du Code pénal stipule : « Toute personne qui donne aux funérailles un caractère contraire à la volonté du défunt ou à une décision judiciaire, volonté ou décision dont elle a connaissance, sera punie de six mois d'emprisonnement et de 7500 euros d'amende. »

Non pas que, jeune, jamais nous n’y pensions, mais plus nous vieillissons, plus notre santé s’altère, plus nous perdons d’illusions, plus la mort s’impose à notre esprit. La perte d’êtres plus ou moins chers, la disparition de personnes de notre entourage ou non, auxquels nous accordions plus ou moins d’affection, en effet, fait, faisait de la mort un objet de préoccupation, ou rendait la mort, sinon toujours, du moins souvent, présente dans notre vie.

C’est là un truisme que refusent d’appréhender sereinement de nombreux mortels, vie et mort sont intimement liées et doivent être envisagées d’indissociable façon. Quelques textes, peut-être plus encore que les différentes cérémonies funéraires auxquelles nous avons pu assister, contribuèrent à nous rendre la mort plus intime. Et mourir, nous l’envisageons sans grande crainte, car comme l’avait pu notamment souligner le Grand Pompée, « il n’est pas nécessaire de vivre ».

Nous mentionnerons dans les lignes qui suivent quelques-uns de ces textes évoqués ci-dessus, qu’il nous fut très tôt donné de lire et qui, pour certains, nous impressionnèrent, à l’époque où nous en fîmes la lecture, grandement.

Parmi les textes les plus tôt découverts et que sans conteste nous éprouvâmes comme les plus émouvants, les écrits homériques, morceaux de littérature inégalés, vastes fresques légendaires où l’histoire le dispute aux mythes, contant la mort et les funérailles de grands héros de l’Iliade, tiennent une place première. Nous vous proposons de lire quelques passages de l’Iliade, et de l’Odyssée, de ces textes vénérables que nous laissèrent les Anciens, textes qui nous enchantèrent tant et contribuèrent tant à nous former aussi, et tout d’abord de lire un extrait de l’Iliade :

« [...] le vieux Priamos leur dit :

— Troiens, amenez maintenant le bois dans la Ville, et ne craignez point les embûches profondes des Argiens, car Achilleus, en me renvoyant des neufs noirs, m’a promis de ne point nous attaquer avant qu’Eôs ne soit revenue pour la douzième fois.

Il parla ainsi, et tous, attelant aux chars les bœufs et les mulets, aussitôt se rassemblèrent devant la Ville. Et, pendant neuf jours, ils amenèrent des monceaux de bois. Et quand Eôs reparut pour la dixième fois éclairant les mortels, ils placèrent, en versant des larmes, le brave Hektôr sur le faite du bûcher, et ils y mirent le feu. Et quand Eôs aux doigts rosés, née au matin, reparut encore, tout le peuple se rassembla autour du bûcher de l’illustre Hektôr. Et, après s’être rassemblés, ils éteignirent d’abord le bûcher où la force du feu avait brûlé, avec du vin noir. Puis, ses frères et ses compagnons recueillirent en gémissant ses os blancs ; et les larmes coulaient sur leurs joues. Et ils déposèrent dans une urne d’or ses os fumants, et ils l’enveloppèrent de péplos pourprés. Puis, ils la mirent dans une fosse creuse recouverte de grandes pierres, et, au-dessus, ils élevèrent le tombeau. Et des sentinelles veillaient de tous côtés de peur que les Akhaiens aux belles knémides ne se jetassent sur la Ville. Puis, le tombeau étant achevé, ils se retirèrent et se réunirent en foule, afin de prendre part à un repas solennel, dans les demeures du roi Priamos, nourrisson de Zeus.

Et c’est ainsi qu’ils accomplirent les funérailles de Hektôr dompteur de chevaux. »⁶

6 In : HOMÈRE. *Iliade*. Traduction de Leconte de Lisle. Paris : Alphonse Lemerre, s.d. (vers 1875). 465 p. P. 464,

Dans les lignes qui suivent nous vous proposons ensuite de faire la lecture d'un extrait de l'*Odyssée*, nous contant également la mort et les funérailles d'un autre héros de l'*Illiade*, du grand héros grec Achille (*Akhilleus*, dans cette traduction) :

« Le Kyllénien Hermès évoqua les âmes des Prétendants. Et il tenait dans ses mains la belle baguette d'or avec laquelle il charme, selon sa volonté, les yeux des hommes, ou il éveille ceux qui dorment. Et, avec cette baguette, il entraînait les âmes qui le suivaient, frémissantes.

De même que les chauves-souris, au fond d'un antre divin, volent en criant quand l'une d'elles tombe du rocher où leur multitude est attachée et amassée, de même les âmes allaient, frémissantes, et le bienveillant Herméias marchait devant elles vers les larges chemins. Et elles arrivèrent au cours d'Okéanos et à la Roche Blanche, et elles passèrent la porte de Hélios et le peuple des Songes, et elles parvinrent promptement à la Prairie d'Asphodèle où habitent les Âmes, images des Morts. Et elles y trouvèrent l'âme du Pèlèiade Akhilleus et celle de Patroklos, et celle de l'irréprochable Antilokhos, et celle d'Aias, qui était le plus grand et le plus beau de tous les Danaens après l'irréprochable Pèléiôn. Et tous s'empressaient autour de celui-ci, quand vint l'âme dolente de l'Atréide Agamemnon, suivie des âmes de tous ceux qui, ayant été tués dans la demeure d'Aigisthos, avaient subi leur destinée. Et l'âme du Pèléiôn dit la première :

— Atréide, nous pensions que tu étais, parmi tous les héros, le plus cher à Zeus qui se réjouit de la foudre, car tu commandais à des hommes nombreux et braves, sur la terre des Troiens, où les Akhaiens ont subi tant de maux. Mais la Moire fatale devait te saisir le premier, elle qu'aucun homme ne peut fuir, dès qu'il est né. Plût aux Dieux que, comblé de tant d'honneurs, tu eusses subi la destinée et la mort sur la terre des Troiens ! Tous les Akhaiens eussent élevé ta tombe, et tu eusses laissé à ton fils une grande gloire dans l'avenir ; mais voici qu'une mort misérable t'était réservée.

Et l'âme de l'Atréide lui répondit :

— Heureux fils de Pèleus, Akhilleus semblable aux Dieux, tu es mort devant Troie, loin d'Argos, et les plus braves d'entre les fils des Troiens et des Akhaiens se sont entre-tués en combattant pour toi. Et tu étais couché, en un tourbillon de poussière, grand, sur un grand espace, oublieux des chevaux. Et nous combattîmes tout le jour, et nous n'eussions point cessé de combattre si Zeus ne nous eût apaisés par une tempête. Après t'avoir emporté de la mêlée vers les nefes, nous te déposâmes sur un lit, ayant lavé ton beau corps avec de l'eau chaude et l'ayant parfumé d'huile. Et, autour de toi, les Danaens répandaient des larmes amères et coupaient leurs cheveux. Alors, ta mère sortit des eaux avec les Immortelles marines, pour apprendre la nouvelle, car notre voix était allée jusqu'au fond de la mer. Et une grande terreur saisit tous les Akhaiens, et ils se fussent tous rués dans les nefes creuses, si un homme plein d'une sagesse ancienne, Nestor, ne les eût retenus. Et il vit ce qu'il y avait de mieux à faire, et, dans sa sagesse, il les harangua et leur dit :

— Arrêtez, Argiens ! Ne fuyez pas, fils des Akhaiens ! Une mère sort des eaux avec les Immortelles marines, afin de voir son fils qui est mort.

Il parla ainsi, et les magnanimes Akhaiens cessèrent de craindre. Et les Filles du Vieillard de la mer pleuraient autour de toi en gémissant lamentablement, et elles te couvrirent de vêtements immortels. Les neuf Muses, alternant leurs belles

voix, se lamentaient ; et aucun des Argiens ne resta sans pleurer, tant la Muse harmonieuse remuait leur âme. Et nous avons pleuré dix-sept jours et dix-sept nuits. Dieux immortels et hommes mortels ; et, le dix-huitième jour, nous t'avons livré au feu, et nous avons égorgé autour de toi un grand nombre de brebis grasses et de bœufs noirs. Et tu as été brûlé dans des vêtements divins, ayant été parfumé d'huile épaisse et de miel doux ; et les héros Akhaiens se sont rués en foule autour de ton bûcher, piétons et cavaliers, avec un grand tumulte. Et, après que la flamme de Hèphaistos t'eut consumé, nous rassemblâmes tes os blancs, ô Akhilleus, les lavant dans le vin pur et l'huile ; et ta mère donna une urne d'or qu'elle dit être un présent de Dionysos et l'œuvre de l'illustre Hèphaistos. C'est dans cette urne que gisent tes os blancs, ô Akhilleus, mêlés à ceux du Mènoitiade Patroklos, et auprès d'Antilokhos que tu honorais le plus entre tous tes compagnons depuis la mort de Patroklos. Et, au-dessus de ces restes, l'armée sacrée des Argiens t'éleva un grand et irréprochable tombeau sur un haut promontoire du large Hellespontos, afin qu'il fût aperçu de loin, sur la mer, par les hommes qui vivent maintenant et par les hommes futurs. Et ta mère, les ayant obtenus des Dieux, déposa de magnifiques prix des jeux au milieu des illustres Argiens. Déjà je m'étais trouvé aux funérailles d'un grand nombre de héros, quand, sur le tombeau d'un roi, les jeunes hommes se ceignent et se préparent aux jeux ; mais tu aurais admiré par-dessus tout, dans ton âme, les prix que la Déesse Thétis aux pieds d'argent déposa sur la terre pour les jeux ; car tu étais cher aux Dieux. Ainsi, Akhilleus, bien que tu sois mort, ton nom n'est point oublié, et, entre tous les hommes, ta gloire sera toujours grande. Mais moi, qu'ai-je gagné à échapper à la guerre ? À mon retour, Zeus me gardait une mort lamentable par les mains d'Aigisthos et de ma femme perfide.

Et tandis qu'ils se parlaient ainsi, le Messager tueur d'Argos s'approcha d'eux, conduisant les âmes des Prétendants domptés par Odysseus. Et tous, dès qu'ils les virent, allèrent, étonnés, au-devant d'eux. Et l'âme de l'Atréide Agamemnon reconnut l'illustre Amphinédôn, fils de Mélantheus, car il avait été son hôte dans Ithakè. [...]. »⁷

Plus tardivement nous eûmes l'occasion de lire d'autres récits légendaires, reflets de l'histoire et de mythes, des récits redécouverts les siècles derniers, et découverts par nous lors de lectures hors des recommandations scolaires. Issus du vieux fonds de la matière culturelle européenne occidentale, plus connus certes en pays germaniques ou anglo-saxons qu'en pays de cultures latines, nous eûmes l'occasion de parcourir d'autres textes relatifs à la mort et aux pompes funèbres. Les lignes qui suivent sont extraites d'une traduction des Eddas :

« 41. Gunnar, le chef des guerriers, se leva, et passa ses bras autour du cou de Brynhild : tous vinrent, mais séparément, et avec un esprit loyal, pour soulager sa douleur.

42. Mais elle repoussa tout le monde, et ne permit à personne de l'empêcher d'effectuer le long voyage.

43. Gunnar fit appeler Hoegne : « Je veux réunir mes guerriers et les tenir dans la salle ; c'est maintenant nécessaire. Essayons de suspendre le voyage de Brynhild vers la mort, jusqu'au moment où les années amèneront ce malheur ; puis nous laisserons agir la nécessité. »

44. Mais Hoegne répondit : « Que personne ne s'oppose au long voyage d'où

7 In : HOMÈRE. *L'Odyssee*. Traduction de Leconte de Lisle. Paris : Alphonse Lemerre, 1877. 476 p. P. 358-361.

elle ne reviendra jamais ! Brynhild est mal descendue des genoux de sa mère ; elle est née pour une douleur sans fin, et pour affliger le cœur de bien des hommes. »

45. Gunnar, après cet entretien, courut en hâte vers le lieu où la valkyrie changeait ses parures. Elle jeta un regard sur tous ses trésors, sur ses esclaves et ses suivantes sans vie, passa la cotte de mailles en or, et n'eut l'esprit joyeux qu'après avoir enfoncé le glaive dans son sein.

46. Elle tomba sur le lit d'un autre côté, et dit : « Qu'elles me précèdent maintenant, celles qui désirent obtenir de moi de l'or et de moindres présents ! je donnerai à chacune le collier rouge, l'écharpe, le manteau et les vêtements brillants. »

47. Toutes se turent ; elles réfléchirent à ces paroles, et dirent unanimement : « Il y a déjà assez de morts, nous voulons vivre encore, remplir l'office de suivantes dans les salles, et faire ce qui nous plaît. »

48. Celle qui était parée, enveloppée dans le lin, et encore jeune d'années, chanta : « Je ne veux pas que personne abandonne la vie avec mécontentement ou par contrainte à cause de moi.

49. « Cependant, que des trésors lointains brûlent avec vos os, mais non pas l'or de la femme parée de colliers, quand vous trépasserez pour venir me visiter.

50. « Assieds-toi, Gunnar ; n'ayant plus l'espoir de vivre, je te parlerai d'une belle fiancée. Votre navire ne se perdra pas entièrement, parce que j'aurai renoncé à la vie.

51. « Vous vous reconcilierez avec Gudrun plus tôt que tu ne le penses. Quoique mariée avec le roi, cette femme sage nourrira le souvenir de Sigurd ; une fille naîtra d'elle ; Svanhild sera plus blanche que le jour serein et les rayons du soleil.

52. « Tu donneras à Gudrun un bon archer, cause de malheurs pour grand nombre de guerriers. Gudrun ne sera pas mariée heureusement ; mon frère Atle, le fils de Budle, la possédera.

53. « Il est des choses dont je dois me souvenir, sur la manière dont vous m'avez trompée avec tant de cruauté. La félicité s'est constamment jouée de moi pendant ma vie.

54. « Tu voudras posséder Oddrun, mais Atle n'y consentira pas ; vous vous inclinerez l'un vers l'autre secrètement : elle t'aimera comme je l'aurais fait, si notre destinée eût été douce.

55. « Atle te fera payer chèrement ce bonheur, et tu seras déposé dans une étroite fosse remplie de serpents ; puis Atle rendra l'esprit, et quittera ses trésors et la vie.

56. « Car Gudrun le percera cruellement avec l'acier dans son lit.

57. « Si on donnait un bon conseil à notre sœur Gudrun, et si elle avait un cœur comme le nôtre, elle ferait mieux de suivre chez la Mort son premier mari.

58. « Je parle maintenant avec désordre, mais elle ne perdra point la vie à cause de nous. De hautes vagues la porteront sur la motte de tourbe patrimoniale de Jonaker ; les fils de Jonaker sont dans l'incertitude.

59. « Gudrun enverra Svanhild sa fille et celle de Sigurd hors du pays : le conseil de Bicke lui nuira, car Jormunrek vit pour faire le mal. Alors toute la race de Sigurd sera éteinte, et les larmes de Gudrun en deviendront plus abondantes.

60. « Je vais t'adresser une demande : c'est ma dernière prière dans ce monde. Élève dans les champs un bûcher assez vaste pour recevoir tous ceux qui sont morts avec Sigurd.

61. « Environne le bûcher de tentes, de boucliers, de bannières d'une belle teinte, et d'un grand nombre de guerriers. Brûle-moi à côté du héros.

62. « Brûle de l'autre côté mes serviteurs parés avec de l'or, deux à la tête et deux éperviers ; alors tout se trouvera égalisé.

63. « Mettez entre nous le glaive tranchant incrusté avec de l'or ; qu'il nous sépare encore une fois, comme lorsque nous montâmes dans le même lit ; nous étions époux de nom.

64. « Alors les portes resplendissantes d'or ne lui tomberont pas sur les talons quand ma suite l'accompagnera. Ce voyage ne paraîtra pas misérable.

65. « Car le héros sera suivi par cinq femmes de service et huit serviteurs de bonne race, tous gens de mon pays natal, et par les ancêtres que Budle a donnés à sa fille.

66. « J'ai beaucoup parlé ; j'en dirais encore davantage, si le glaive m'en laissait le temps. La voix faiblit... la blessure enfle... J'ai dit la vérité... Je devais finir ainsi. »⁸

Mais il est un texte que nous découvriâmes un peu plus tardivement que celui qui figure ci-dessus, un texte relativement concis (un peu plus de trois mille versets) qui peu après son commencement et en sa fin décrit des funérailles (ces obsèques sont ceux de deux chefs scandinaves ; l'un roi des Danois, l'autre roi des Goths), se déroulant à la fois fort semblablement, à la fois fort différemment de celles évoquées dans les textes homériques mentionnés plus haut ; et, ce texte, en ce qui concerne les funérailles du roi Goth, évoquent celle du grec Achille. Ces funérailles sont celles de Scyld (roi des Danois) et de Beowulf (roi des Goths).

Lisez tout d'abord la description des funérailles de Scyld, fils de Sceaf :

« Quand le moment fatal fut venu Scyld partit, sous la garde de Dieu, pour le long voyage. Ses chers compagnons le portèrent à la mer, ainsi qu'il l'avait ordonné pendant qu'il régnait ; – son temps de puissance avait été long. Dans le port se trouvait une barque bien équipée, – la barque du roi. Ils y placèrent, près du mât, leur souverain. La barque était remplie d'objets précieux et de trésors venant de lointains pays. Jamais, à ma connaissance, esquif ne reçut une plus belle parure d'armes et d'habits de guerre : cette masse de trésors devait partir avec lui sur les flots. Ils ne furent pas moins prodigues de dons envers lui que ne l'avaient été ceux qui l'avaient livré seul, après sa naissance, au caprice des vagues. – Ils firent flotter une bannière d'or au-dessus de sa tête, puis l'abandonnèrent à la mer. L'esprit tout rempli de tristesse ils n'auraient pu dire en vérité qui recevait la charge du navire. »⁹

Et maintenant lisez la description des funérailles de Beowulf, qui triompha du monstrueux Grendel et d'un dragon :

« On vit alors que le combat n'avait pas profité au dragon. Celui-ci avait tué quelques hommes, mais il avait reçu une punition sévère. Beowulf était mort aussi, car il n'est donné à aucun homme de jouir longtemps de ce monde. Beowulf, en allant affronter les embûches du dragon, ne savait ce qui lui

8 In : *Les Eddas* – Traduites de l'ancien idiome scandinave par R. du Puget. Paris : Garnier Frères, libraires-éditeurs, s.d. VI p. et 439 p. (*Bibliothèque du Puget*). P. 375-379 – extrait de l'« Edda poétique » de Sœmund Sigfuson le Sage ; N.B. : le héros nommé ici *Sigurd* se trouve dans le cours d'autres textes nommé *Sigfried*.

9 In : *Beowulf – Épopée anglo-saxonne*. Traduite en français, pour la première fois, d'après le texte original par L. Botkine. Havre : Lepelletier, 1877. 108 p. P. 29, 30.

arriverait, car ceux qui avaient déposé là le trésor l'avait enchanté jusqu'au jour du jugement en sorte que celui qui foulait ce lieu se couvrait de péchés et s'attachait aux liens de l'enfer. Or Beowulf n'était pas avide, et préférait la faveur divine aux trésors.

Wiglaf, fils de Weohstan, parla ainsi :

« Beaucoup d'hommes doivent souvent supporter, par le fait d'un seul, le poids de l'infortune, et c'est ce qui nous est arrivé. Aucun de nos conseils n'a pu empêcher le roi d'aller trouver le dragon et de le laisser habiter son antique demeure jusqu'à la fin des temps. Le destin a été sévère à notre égard en attirant ici notre roi. – Je pénétrai à grand peine jusqu'à la salle et je pus voir à l'intérieur toutes les parures qui la couvraient. Je me hâtai de prendre une grande charge d'objets précieux et je les apportai ici à mon roi : il était encore vivant et en possession de ses sens. Il me dit beaucoup de choses, m'ordonna de vous faire ses adieux et de vous prier de construire un souvenir de ses actions (il a été pendant sa vie le plus illustre de tous les guerriers) un haut et vaste tumulus sur l'emplacement du bûcher. Allons donc voir encore une fois le trésor ! Je vais vous conduire là où vous ne vous rassasiez pas de voir des bracelets et de l'or. Que la bière soit prête quand nous sortirons pour conduire notre roi à sa dernière demeure. »

Le fils de Weohstan fit alors apporter par un grand nombre d'hommes, le bois qui devait servir au bûcher :

« Maintenant la flamme va consumer le roi qui essuya souvent la grêle des dards quand, lancés par des mains vigoureuses, les traits volaient par-dessus la muraille des boucliers. »

Le fils de Weohstan fit alors sortir de la troupe les sept meilleurs chevaliers et alla avec eux dans la caverne. Celui qui ouvrait la marche portait une torche dans ses mains, la destinée du trésor était résolue ; les chevaliers le sortirent aussitôt, et sans regret, de sa cachette. Ils jetèrent aussi le dragon par-dessus la muraille et laissèrent les flots l'engloutir. Le trésor fut mis sur un chariot et l'on porta Beowulf au cap de la Baleine.

Les Goths préparèrent un bûcher solide auquel ils suspendirent des casques, des boucliers et des cottes de mailles brillantes, ainsi que Beowulf l'avait recommandé ; au milieu ils placèrent leur roi en gémissant. Ils allumèrent ensuite un grand feu..... Une fumée noire sortit de la flamme et s'éleva en même temps que leurs gémissements ; la flamme dévora pendant ce temps le corps de Beowulf. Ils se lamentèrent sur la mort de leur roi ; la vieille épouse gémissait aussi : elle était affligée..... La fumée se perdit dans le ciel. – Les Wederas construisirent ensuite sur la colline un tombeau large et élevé qui pouvait être vu de loin par les navigateurs ; ils firent ce monument de Beowulf en dix jours, puis ils l'entourèrent, selon les indications des plus habiles, d'une belle muraille. Ils enfouirent dans la tombe les bracelets, les *sigle* et tous les objets précieux qui avaient été dérobés au trésor : ils les confièrent à la terre où ils se trouvent encore aujourd'hui, toujours aussi inutiles aux hommes qu'ils l'ont été jadis. Douze nobles chevauchèrent autour de la tombe : ils pleuraient leur roi et s'entretenaient de lui, ils parlaient de ses prouesses et vantaient sa vaillance de toutes leurs forces, ainsi qu'il convient de faire envers un roi défunt. C'est ainsi que les Goths pleurèrent la mort de leur roi et répétèrent qu'il avait été le plus doux et le plus bienveillant des princes, et le plus avide de louanges d'entre tous les hommes. »¹⁰

10 *In : Beowulf – Épopée anglo-saxonne*. Traduite en français, pour la première fois, d'après le texte original par L. Botkine. Havre : Lepelletier, 1877. 108 p. P. 84-86.

De nombreuses années après la lecture du Beowulf nous lûmes un long texte, le Kalevala, issu du folklore finnois. En voici un extrait contant les tristes aventures du héros nommé Kullervo :

« Kullervo, fils de Kalervo, Kullervo, le jeune homme aux bas bleus, se prépare à entrer en campagne, il s'arme pour le combat vengeur. Pendant une heure, il aiguise son glaive, pendant une autre heure, il en affine la pointe.

Sa mère prit la parole et lui dit : « Garde-toi, ô enfant de malheur, d'affronter les horreurs de la guerre, de te précipiter au milieu du fracas des glaives ! Celui qui, sans y être forcé, fait la guerre, qui, pour contenter son seul caprice, recherche les combats, celui-là périra dans la bataille, au milieu de la mêlée sanglante ; il tombera victime du glaive, victime de ses propres armes.

« Si tu allais te battre contre une chèvre ou contre un bouc, la chèvre serait bientôt vaincue, le bouc serait bientôt renversé par terre. Il suffit d'un chien, il suffit d'une grenouille pour te montrer le chemin de la maison. »

Kullervo, fils de Kalervo, répondit : « Si je tombe sur le champ de bataille, je ne tomberai pas, du moins, dans la vase d'un marais, ni au milieu d'une aride bruyère, là où habitent les corbeaux, où se rassemblent les corneilles. Il est beau de mourir dans le combat, il est beau d'expirer sous les coups du glaive. La maladie de la bataille est glorieuse, elle terrasse l'homme comme la foudre, elle lui épargne le lit de douleur, elle l'enlève à la vie avant que ses forces soient épuisées. »

La mère de Kullervo dit : « Si tu meurs dans le combat, que deviendra ton père ? Qui sera le soutien de sa vieillesse ? »

Kullervo, fils de Kalervo, répondit :

« — Qu'il tombe mort, s'il veut, au milieu des balayures du chemin, sur le sol de l'enclos de sa maison !

« — Que deviendra ta mère ? Qui sera le soutien de sa vieillesse ?

« — Qu'elle succombe, si elle veut, sous son fardeau ; qu'elle périsse étouffée dans l'étable !

« — Que deviendra ton frère ? Qui protégera son avenir ?

« — Qu'il s'éténue, s'il le veut, dans le bois ; qu'il tombe mort au milieu du champ !

« — Que deviendra ta douce sœur ? Qui protégera son avenir ?

« — Qu'elle tombe, si elle veut, sur le chemin de la fontaine ; qu'elle meure en allant laver le linge ! »

Kullervo, fils de Kalervo, se disposa à partir ; il dit à son vieux père : « Adieu, maintenant, ô mon cher père ! Me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort, que j'ai disparu du nombre de ceux qui vivent, que je ne fais plus partie des membres de la famille ? »

Le père répondit : « Non, certainement, je ne te regretterai pas lorsque j'apprendrai que tu es mort. Un autre fils me naîtra peut-être, un fils qui deviendra meilleur et plus sensé que toi. »

Kullervo, fils de Kalervo, dit : « Et moi non plus je ne te regretterai pas si j'apprends que tu es mort. Je me procurerai sans peine un père tel que toi, un père à la tête de pierre, à la bouche d'argile, aux yeux de baies de marais, à la belle barbe de paille sèche, aux pieds de saule branchu, à la chair de troncs d'arbre pourris.

Et il dit à son frère : « Adieu, maintenant, ô mon cher frère ! Me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort, que j'ai disparu du nombre de ceux qui vivent, que je ne fais plus partie des membres de la famille ? »

Le frère répondit : « Non, certainement, je ne te regretterai pas lorsque j'apprendrai que tu es mort. Je trouverai bien un autre frère, un frère qui deviendra meilleur et deux fois plus beau que toi. »

Kullervo, fils de Kalervo, dit : « Et moi non plus je ne te regretterai pas si j'apprends que tu es mort. Je me procurerai sans peine un frère tel que toi, un frère à la tête de pierre, à la bouche d'argile, aux oreilles de baies de marais, à la belle chevelure de paille sèche, aux pieds de saule branchu, à la chair de troncs d'arbre pourris. »

Et il dit à sa sœur : « Adieu, maintenant, ô ma chère sœur ! Me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort, que j'ai disparu du nombre de ceux qui vivent, que je ne fais plus partie des membres de la famille ? »

La sœur répondit : « Non, certainement, je ne te regretterai pas lorsque j'apprendrai que tu es mort. Je trouverai bien un autre frère, un frère qui deviendra meilleur et plus sensé que toi. »

Kullervo, fils de Kalervo, dit : « Et moi non plus je ne te regretterai pas si j'apprends que tu es morte. Je me procurerai sans peine une sœur telle que toi, une sœur à la tête de pierre, à la bouche d'argile, aux yeux de baies de marais, à la belle chevelure de paille sèche, aux oreilles de nénuphar des lacs, au corps délicat de tige d'érable. »

Et il dit à sa mère : « Ô ma douce mère, ma belle nourrice, ma protectrice bien-aimée, me regretteras-tu amèrement lorsque tu apprendras que je suis mort, que j'ai disparu du nombre de ceux qui vivent, que je ne fais plus partie des membres de la famille ? »

La mère répondit : « Tu ne comprends point l'âme, tu ne conçois point le cœur d'une mère ! Certainement que je te regretterai amèrement lorsque j'apprendrai que tu es mort, que tu as disparu du nombre de ceux qui vivent, que tu ne fais plus partie des membres de la famille. Je pleurerai des flots de larmes dans ma chambre, des vagues qui déborderont sur le plancher. Oui, je pleurerai lamentablement sur l'escalier, je sangloterai bruyamment dans l'étable. La neige se fondra sur les chemins de glace, les chemins eux-mêmes disparaîtront, mais, le gazon germera de mes larmes, et dans le gazon bruiront les ruisseaux.

« Quand je n'oserai pleurer, quand je n'oserai me lamenter à haute voix dans les lieux que fréquentent les hommes, je me retirerai en secret dans ma chambre de bain, et là j'inonderai l'étuve de mes larmes, je couvrirai la couche de bois de leurs flots. »

Kullervo, fils de Kalervo, Kullervo, le jeune homme aux bas bleus, partit alors pour la guerre, pour les jeux sanglants des combats. Il traversa les plaines et les marais, les bruyères nues et les champs de verdure, soufflant dans sa corne de berger, et éveillant tous les échos, au bruit retentissant de ses accords.

Un messenger courut après lui, un messenger murmura à ses oreilles : « Déjà ton père est mort, ton bon père dort son dernier sommeil. Retourne vite sur tes pas, et viens voir toi-même comment il doit être enterré ! »

Kullervo, fils de Kalervo, répondit d'un air insouciant : « S'il est mort, cela m'importe peu. On trouvera bien un étalon à la maison pour le conduire au tombeau, pour le transporter dans le sein de Kalma. »

Et il recommença à sonner du cor, et il continua sa route à travers les marais et les forêts défrichées par le feu.

Un messenger courut après lui, un messenger murmura à ses oreilles : « Déjà ton frère est mort, ton frère dort son dernier sommeil. Retourne vite sur tes pas, et viens voir toi-même comment il doit être enterré ! »

Kullervo, fils de Kalervo, répondit d'un air insouciant : « S'il est mort, cela m'importe peu. On trouvera bien un cheval à la maison pour le conduire au tombeau, pour le transporter dans le sein de Kalma. »

Et il recommença à sonner du cor, et il continua sa route à travers les marais et les vastes bois de pins.

Un messenger courut après lui, un messenger murmura à ses oreilles : « Déjà ta sœur est morte, ta sœur dort son dernier sommeil. Retourne vite sur tes pas, et viens voir toi-même comme elle doit être enterrée ! »

Kullervo, fils de Kalervo, répondit d'un air insouciant : « Si elle est morte, cela m'importe peu. On trouvera bien une jument à la maison pour la conduire au tombeau, pour la transporter dans le sein de Kalma ! »

Et il recommença à sonner du cor, et il continua sa route à travers les marais et les prairies verdoyantes.

Un messenger courut après lui, un messenger murmura à ses oreilles : « Ta mère est morte, ta douce nourrice dort son dernier sommeil. Retourne vite sur tes pas, et viens voir toi-même comment elle doit être enterrée ! »

Kullervo, fils de Kalervo, dit : « Malheur à moi, infortuné, malheur à moi, misérable enfant ! Ma mère est morte ! Elle est morte, celle qui préparait ma couche, qui m'endormait sous la couverture, qui me tissait mes chauds vêtements ; elle est morte, et je n'ai pu voir comment elle a succombé, comment son âme s'est envolée ! Peut-être est-elle cruellement morte de froid, peut-être est-elle cruellement morte de faim !

« Qu'on lave son corps avec soin, qu'on le frotte de fin savon, qu'on l'enveloppe d'étoffes de soie, des tissus les plus fins, et qu'ensuite on la descende dans la tombe ténébreuse, dans le sein de Kalma, au milieu des chants de deuil, des lamentations funèbres ! Je ne puis encore retourner à la maison, car je n'ai point encore tiré vengeance d'Untamo ; l'homme pervers n'est point encore abattu, le monstre infâme n'est point encore exterminé. »

Et Kullervo fit de nouveau sonner sa corne, et il continua sa route vers le champ du combat, vers la demeure d'Untamo, et il dit : « Ô Ukko, dieu suprême entre tous les dieux, si, maintenant, tu me donnais un glaive, un des plus beaux glaives, un glaive assez puissant pour lutter contre toute une foule, pour me mesurer avec cent hommes ! »

Kullervo reçut le glaive qu'il avait demandé, et il le saisit de sa main vengeresse, et il détruisit Untamo avec toute sa race. Puis, il mit le feu aux maisons et les réduisit en cendres, n'y laissant que les pierres nues du foyer, et un grand sorbier qui s'élevait dans l'enclos.

Kullervo, fils de Kalervo, reprit alors le chemin de la maison paternelle. Il la trouva déserte, abandonnée ; personne ne s'avança pour le saluer, personne ne vint lui serrer la main, en signe de bienvenue.

Il s'approcha du foyer, les tisons en étaient éteints. Il reconnut par là que sa mère n'existait plus.

Il s'approcha de la cheminée, les pierres en étaient froides. Il reconnut par là que son père n'existait plus.

Il abaissa ses regards vers le plancher, le plancher était souillé d'ordures. Il reconnut par là que sa sœur n'existait plus.

Il se rendit sur les bords de la mer, le bateau n'y était plus amarré. Il reconnut par là que son frère avait cessé de vivre.

Alors, il se mit à pleurer. Il pleura un jour, il pleura deux jours, puis il dit : « Ô ma mère, ma douce mère, qu'as-tu laissé à ton fils lorsque tu étais encore de ce monde ? « Hélas ! Tu ne saurais m'entendre désormais, et c'est en vain que je me

tiens debout sur tes sourcils, que je sanglote sur tes tempes, que j'exhale ma douleur sur ton front ! »

La mère de Kullervo s'éveilla de sa tombe, et des profondeurs de la poussière elle dit : « Je t'ai laissé le chien Musti, afin que tu puisses aller avec lui à la chasse. Prends donc le chien fidèle et va dans les forêts sauvages, dans les sombres déserts, jusqu'à la demeure des vierges des bois vêtues de bleu, jusqu'aux portes de Havulinna, et là tu chercheras ta nourriture, tu demanderas le gibier nécessaire à ton existence. » »¹¹

Il est d'autres morceaux de littérature beaucoup plus prosaïques qui tombèrent entre nos mains. Celui que nous vous proposons de lire maintenant, nous le découvrîmes, voici quelques nombreuses années déjà, après avoir lu dans les *pages roses* d'un dictionnaire une certaine locution latine :

« Paete, non dolet.

Paetus, cela ne fait pas de mal.

Paroles d'Arria à Paetus son mari, en lui tendant le poignard dont elle venait de se frapper elle-même, pour l'encourager à se donner la mort. Paetus, personnage consulaire, s'était compromis dans une conspiration contre la vie de l'empereur Claude (Pline le Jeune, *Lettres*, III, 16). »¹²

À la suite de cette lecture nous fûmes conduits, par curiosité donc, à en faire d'autres parmi les pages écrites par Pline le Jeune, et parmi ces autres, celle-ci :

« Pline à Macer.

Combien la différence des personnes n'en met-elle pas dans le jugement qu'on porte de leur conduite ! combien les mêmes actions ne sont-elles pas élevées ou rabaisées, suivant le nom illustre ou obscur de celui qui les a faites ! Je me promenais dernièrement sur le lac de Côme, avec un vieillard de mes amis. Il me montra une maison, et même une chambre qui s'avance sur le lac : *C'est de là*, me dit-il, *qu'un jour une femme de notre pays s'est précipitée avec son mari*. J'en demandai la raison. Depuis long-temps le mari était tourmenté par des ulcères aux parties secrètes du corps. Sa femme le pria de permettre qu'elle examinât son mal et l'assura que personne ne lui dirait plus sincèrement qu'elle s'il devait espérer de guérir. Elle ne l'eut pas plutôt vu, quelle en désespéra. Elle l'exhorte à se donner la mort, se décide à l'accompagner, lui montre le chemin, lui donne l'exemple, et le met dans la nécessité de le suivre : après s'être étroitement liée avec lui, elle se jette et l'entraîne dans le lac. Ce fait ne m'est connu que depuis peu de temps, moi qui suis de la ville ! Et cependant est-il moins digne de mémoire que le dévouement tant vanté d'Arria ? Non ; mais Arria avait un nom plus illustre. Adieu. »¹³

11 In : *Le Kalevala – Épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois*. Traduit de l'idiome original, précédé d'une introduction et annoté par L. Léouzon Le Duc. Paris : C. Marpon et E. Flammarion, 1879. XLVIII p. et 508 p. P. 363-366 – *trente-sixième runo*.

12 In : *Dictionnaire encyclopédique pour tous – Petit Larousse en couleurs*. Paris : Librairie Larousse, 1972. 1662 p. *Locutions latines et étrangères* – « pages roses » –, p. X.

13 In : PLINE LE JEUNE. *Lettres de Pline le Jeune*. Traduites par de Sacy. Nouvelle édition revue et corrigée par

Nous pourrions citer encore nombre d'auteurs latins ou d'autres éminents personnages ayant produit de belles et rigoureuses sentences, ou d'aimables, de charmants ou d'horribles petits contes relatifs au thème qui, *hic et nunc*, nous intéresse. Mais simplement en citerons-nous un, un de ces petits contes que nous avons lu beaucoup plus tardivement (hélas ! peut-être...) que les écrits précédents. Il s'agit de l'un des vieux contes populaires collectés autrefois par les frères Jacob et Wilhelm Grimm, et reflet d'une évidente sagesse populaire :

« Il y a bien longtemps, bien longtemps, un géant passait sur la grande route, lorsque tout à coup un inconnu s'élança en face de lui en criant :

— Halte-là !

— Comment ! Dit le géant, un nain que j'écraserais facilement entre mes doigts, ose me barrer le chemin ! Qui donc es-tu pour t'exprimer avec une telle audace ?

— Je suis la Mort, répond l'inconnu, personne ne me résiste, et toi aussi tu dois obéir à mon commandement.

Mais le géant ne tint pas compte de ces paroles, et il engagea une lutte avec la Mort. Ce fut un combat long et acharné. À la fin pourtant, le géant asséna un coup si violent à la Mort, que celle-ci tomba sur une pierre. Le géant poursuivit son chemin, et la Mort gisait vaincue sur le sol, et si faible qu'elle ne pouvait se relever.

— Qu'arrivera-t-il, pensait-elle, si je reste étendue dans un coin ? Personne ne mourra plus sur la terre qui s'emplira de tant d'habitans, qu'ils finiront par n'y plus trouver place.

Cependant un jeune homme vint à passer, un jeune homme frais et brillant de santé ; il chantait et regardait autour de lui. À peine eut-il aperçu la pauvre victime, qu'il s'approcha d'elle avec compassion, lui aida à se relever, lui fit boire dans sa gourde un vin généreux, et ne la quitta que lorsqu'elle eut repris ses forces.

— Sais-tu bien qui je suis ? Dit-elle en se redressant ; sais-tu bien qui tu as aidé à se remettre sur ses jambes ?

— Non, répartit le jeune homme, je ne te connais pas.

— Je suis la Mort, reprit-elle, je n'épargne personne, et je ne puis même pas faire d'exception en ta faveur. Mais pour te prouver ma reconnaissance, je te promets de ne pas venir te prendre à l'improviste ; je t'enverrai mes messagers avant de venir moi-même te chercher !

— Merci, répondit le jeune homme, c'est toujours cela de gagné ; je saurai du moins à quoi m'en tenir.

Cela dit, il continua sa route joyeux et content, et vécut sans souci. Mais la jeunesse et la santé s'en allèrent bientôt ; vinrent les maladies et les douleurs qui s'abattirent sur lui.

— Je ne mourrai pas, pensait-il, car la Mort doit m'envoyer d'abord ses messagers ; je voudrais seulement que ces mauvais jours de maladie fussent passés.

À peine fut-il de nouveau bien portant, qu'il recommença son joyeux train de vie. Mais voilà qu'un jour quelqu'un lui frappe sur l'épaule ; il se retourne, et voit la Mort debout devant lui.

— Suis-moi, lui dit-elle ; l'heure de quitter le monde est venue.

— Comment ! Répond notre homme, voudrais-tu manquer à ta parole ? Ne m'as-tu pas promis de m'envoyer tes messagers avant de te présenter toi-même ? Je n'en ai vu aucun.

— Comment ! S'écrie la Mort ; ne les ai-je pas dépêchés vers toi l'un après l'autre ? Ne te souviens-tu pas de la fièvre qui vint te coucher dans ton lit ? Est-ce que la goutte n'est point venue te tordre tous les membres ? N'as-tu pas entendu bourdonner tes oreilles ? Les maux de dents ne sont-ils pas venus gonfler tes joues ? Les ténèbres ne se sont-elles pas abaissées devant tes yeux ? Et, mieux que tout cela, est-ce que mon frère bien-aimé, le Sommeil, ne t'a pas averti chaque jour de songer à moi ? Ne gisais-tu pas dans la nuit comme si tu eusses été déjà plongé dans les ombres éternelles ?

Notre homme ne sut que répondre ; il s'abandonna à sa destinée, et suivit la Mort. »¹⁴

Oui, en définitive, il nous faudra vieillir, peut-être, et mourir, bon gré, mal gré trépasser ; il nous faudra nous soumettre à l'ultime nécessité, à « la Nécessité unique », au « Trépas, père de la Douleur »...

14 In : GRIMM (les frères). *Contes de la Famille*. Traduit de l'allemand par N. Martin & Pitre-Chevalier. Paris : Jules Renouard et C^{ie}, s.d. 307 p. P. 100-102 – conte intitulé : *Les Messagers de la Mort*.

« Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge / Comme le grand Virgile occupa son printemps. / [...] / C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois, / En guerre avec les sots, en paix avec soi-même, / Gouvernant d'une main le soc de Triptolème, / Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts / La lyre de Racine et le luth de Chapelle. »

Voltaire (Épître à Mme Denis) ¹⁵.

Il nous semble temps, maintenant, de conclure cette préface ; le lecteur souhaitant parcourir des exposés d'un haut niveau intellectuel, parcourir des développements plus élevés, le lecteur aspirant à des considérations plus archéologiques, historiques ou philosophiques devra s'en remettre à d'autres auteurs ; nonobstant cette aimable avis de notre part nous recommandons au lecteur de consulter, déjà mentionné *supra*, l'ouvrage d'Alain de Benoist et Pierre Vial, intitulé *La Mort*, et plus spécialement sa longue et très brillante préface, et les cinq pages de sa bibliographie ¹⁶.

« Sous un maître odieux dévorant ma tristesse, / Attendre dans les pleurs une affreuse vieillesse ! / Quand on a tout perdu, quand on a plus d'espoir, / La vie est un opprobre, et la mort un devoir. »

Voltaire (*Méropé*) ¹⁷.

15 In : VOLTAIRE. *Œuvres complètes de Voltaire. – Vie de Voltaire, Henriade, Pucelle, Poèmes et discours, Épîtres en vers, contes en vers, Facéties.* Paris : Aug. Ozanne, 1838. (Épîtres, p. 48. Épître LXXXII. À Madame Denis. 1761).

16 BENOIST, Alain (de). VIAL, Pierre. *La Mort – Traditions populaires / Histoire et actualité.* Paris : Le Labyrinthe, 1983. 143 p. (Préface – avec de nombreuses rubriques, de nombreuses considérations archéologiques, historiques, philosophiques, de nombreuses citations de nombreux auteurs, courtes ou longues –, de la p. 5 à la p. 107. *Poèmes*, de la p. 109 à la p. 135. *Guide musical* de la p. 135 à la p. 137. *Bibliographie des ouvrages consultés* de la p. 139 à la p. 143.

17 In : VOLTAIRE. *Œuvres complètes de Voltaire – Avec des notes et une notice sur la vie de Voltaire.* Tome premier. *Vie de Voltaire. – Théâtre.* Paris : Firmin Didot Frères, Fils et C^{ie}, 1867. 845 p. P. 472 : *Méropé* : Acte second, scène VII.

CHOIX DE POÉSIES

DE L'HOMME, BIENTÔT, IL NE DEMEURE RIEN

(Extrait de l'« Épopée de Gilgamesh » ; version ninivite – fin de la tablette X ; traduction-adaptation d'Émile Raudrac du Bray, depuis la traduction anglaise de Reginald Campbell Thompson)

[...]

Comme le roseau doit être tranché,
Ainsi l'être humain doit être brisé !
Et même les jeunes gens, hommes ou femmes,
Et parmi les meilleurs, la Mort s'en saisit.
Et de la Mort personne n'en connaît la face,
Personne n'en perçoit la parole.
La Mort cruelle, qui brise les hommes,
Personne jamais n'a pu la voir !

Construisons-nous des demeures qui durent pour l'éternité ?
Et les contrats, même sur lesquels un sceau est apposé,
Sont-ils des engagements qui perdurent pour l'éternité ?
Un héritage, et son partage, se maintiennent-ils pour l'éternité ?
Et la haine, en ce monde même, se maintient-elle pour l'éternité ?
Et la crue du fleuve, maintient-elle ses hautes eaux pour l'éternité ?

La face de l'homme, rayonnant au soleil, se défait soudain.
Et, de l'homme, bientôt, il ne demeure rien.
Rien de plus, qu'il ne demeure de la carcasse, charriée par les flots,
De l'insecte fragile, qui, à peine né, meurt aussitôt !

Prisonnier du sommeil, prisonnier de la Mort, c'est pareil !
De la Mort, nul, jamais, n'a pu voir le visage, n'a pu en tracer le portrait.
Et de la Mort, depuis toujours l'homme est prisonnier !
Depuis que le Destin, pour nous sévère, dès les origines,
Par la troupe des Dieux Tout-puissants fut formé,
À vivre, et à mourir, les Dieux nous ont forcés.

Et de l'instant de la Mort, depuis la naissance,
Les Dieux Tout-puissants nous laissent dans l'ignorance. •

PAR DELÀ LES LIMITES*(Texte d'Émile Raudrac du Bray)*

Pars, sans attendre qu'aux cieus insouciant
 La Lumière ne rosisse et rougisse.
 Pars, pars, sans attendre qu'aux cieus trop vieux
 La sombre Lumière s'enfle et puis meurt.
 Pars, sans attendre qu'aux cieus insouciant
 La Lumière se restreigne, se rapetisse.
 Pars, sans attendre que les sols se fendent, qu'ils se fondent.
 Pars, sans attendre que résonnent les noires trompettes de la Mort.
 Sans les entendre, pars ! Pars, sans attendre que terre et ciel enfin ne s'unissent.

Au-delà des murailles,
 Aux jointures des urnes moussues
 Tu respireras l'âtre fumée des vieux bûchers funéraires.
 Au-delà des champs, des labours et des prés,
 Au-delà des clôtures,
 Tu marcheras sur les hauts tumuli des Anciens,
 Et dans leur herbe grasse, attentif,
 Tu t'allongeras, la face contre la terre nourricière.

Au-delà des lieux mornes des vaines libertés,
 Au-delà des bornes sinistres des interdits,
 Là, tu traverseras,
 Aux sourires complices des Termes très antiques,
 Là où s'ébattent en rêvant Dusesses et Duses,
 La Haie sombre, épaisse des limites.

Par-delà les bois incertains,
Où dansent prudents les Faunes priapiques,
Les gaies Ménades à l'extase mystique,
Par-delà les Némétons saints et sacrés
Aux pieux divins, les visages effacés,
Dans la dense forêt primordiale et sauvage,
À la tombée du jour, au crépuscule d'un monde,
Tu caresseras, des Chimères, les crinières emmêlées.

Au-delà, tu franchiras
De la rive grise et cendreuse,
À la rive claire et sableuse,
Courant sur la cime lisse des pieux noirs
Fichés dans la profonde vase des âges,
Les Eaux insondables et glauques
Charriant comme débris d'insectes fragiles,
Les pâles faces blêmes des âmes mortes et oubliées.

Alors, sur la lande des confins immenses,
Dans la blafarde, douce lueur lunaire,
Jusqu'à l'aube naissante d'un jour nouveau,
Et jusqu'en la pleine lueur d'un nouveau soleil,
L'âme pleine d'espoir et d'orgueil,
Tu chevaucheras Centaures et Licornes. •

L'ORDRE MÉDIOCRE

(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

Transgressons l'ordre médiocre !
 Descendons au tombeau !
 Gagnons le ventre chaud et sombre de la Terre !
 Nous y découvrirons ce qui, toujours,
 Demeure voilé au commun des mortels !
 Nous y puiserons force !

Oublions-nous !
 Oublions ce monde !
 Et quand nous y renaîtrons,
 Au sortir de notre sépulcrale matrice,
 Nous serons plus libres,
 Plus conscients de nous-mêmes,
 Plus lucides,
 Et le monde en sera transfiguré !
 En nous transcendant
 Nous le transcenderons !
 Transformés,
 Nous le transformerons !
 Nous serons des hommes nouveaux
 Dans un monde nouveau !

Voilez vos faces blêmes !
 Masquez vos faces inquiètes !
 Masquez-vous !
 Vos masques vous dissimuleront
 À tous les monstres qui surgiront des profondeurs,
 Vous protégeront de tous les démons
 S'échappant des âmes ébranlées,
 Et qui, de leurs ailes suintantes et odieuses,
 Vous frôleront le visage !

Transgressons l'ordre médiocre !
 Nous y puiserons force ! •

COMME UN ARC TENDU*(Texte d'Émile Raudrac du Bray)*

Quand bien même serais-tu tombé si bas,
 Que tomber plus bas tu ne pourrais,
 Alors ne t'incline pas, ne courbe pas d'avantage les reins,
 Pas plus que ta chute ne t'y a contraint.

Quel que soit l'effort qu'il t'en coûte, redresse l'échine,
 Quand bien même debout plus promptement ton engloutissement dans la fange
 adviendrait-il.
 Le poing serré, le bras tendu, ainsi armé,
 Lève le menton vers les cieux, tourne ton front dignement, fièrement vers l'en haut,
 vers la lumière.

Alors tendu comme un arc visant le soleil au milieu du ciel,
 Alors tendu comme un pont entre deux mondes,
 Tendu entre ce bas monde et l'autre monde,
 Tu verras naître, grandir l'humaine, la divine vertu qui en toi réside,
 Tu te grandiras, tu te hausseras, baigné de lumière, jusqu'aux confins des cieux, tu
 gagneras le ciel !

En un prodigieux effort encore, tu pourras relâcher les tensions de ton être tout entier.
 Et comme les tensions dans le corps de l'arc se libèrent et portent le dard vers les
 soleils où il semble se fondre, il conviendra qu'en toi s'abolisse le désir.
 Alors ton âme s'élèvera vers la lumière, dans la lumière,
 Elle franchira les frontières entre l'humain et le divin.
 En pleine conscience tu accèderas ainsi à la connaissance.

Mais alors, comme le dard, l'âme retombe et s'engloutit dans la boue.
 Mais alors, ton âme aura pu emprunter la voie céleste vers le bon, vers le beau, vers
 le vrai, vers la vie, un instant y accéder.

Pour cela il convient, en toi, d'abolir le désir.
 Libère-toi de l'ambition, libère-toi de l'émotion, libère-toi de la passion.
 Alors, dans le luxe ou la boue, dans l'ombre ou le plein soleil, tu gagneras
 l'apaisement.
 Devant la vie, devant la mort, tu demeureras en toute liberté en toute sérénité.
 Alors tu vivras en paix, alors tu mourras en paix, alors tu reposeras en paix. •

AU BEAU SOLEIL

(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

Ô mon disciple, ô mon sang, vois, sur la plaine
Sableuse écrasée de soleil, ces ossements
De géants, blanchis par les vents du temps.

Mon disciple, mon sang, vois, sur cette plaine
De la désolation, ces guerriers impavides,
Dressés sur leurs montures immobiles.

Mon disciple, mon sang, la sens-tu l'odeur,
L'odeur de ces débris immondes que déjà
Les hampes de bois gris ne soutiennent plus ?

Mon disciple, mon sang, vois-tu ces sombres nuages
Qui s'amoncellent au-dessus des collines lointaines ?
Mon disciple, mon sang, vois-tu ces tourbillons de poussière
Naissant des montagnes couleur de fer
Et qui déjà descendent vers la plaine ?

Mon disciple, mon sang, le perçois-tu
Dans ta poitrine, dans tes entrailles,
Et alors que se brisent tes dents,
Sur ta langue, le goût du fer ?

Ô mon disciple, ô mon sang, or tu le sais
 Comme au sein de ces lourdes matrices de fer,
 Naissent là-bas et la douleur et le trépas.

Ô mon disciple, ô mon sang, vois ces chevaux de guerre
 Attachés aux flancs des mausolées.
 Mon disciple, mon sang, vois les faisceaux d'armes
 Appuyés contre ces blancs tombeaux.

Ô mon disciple, ô mon sang, vois ces guerriers songeurs,
 S'assurant d'un pouce distrait du tranchant de leurs scramasaxes,
 Ou, soupesant nonchalamment leurs longues et épaisses framées.
 Mon disciple, mon sang, entends-tu les pleurs de ces femmes devant les cénotaphes ?

Mon disciple, mon sang, vois à la lisière du Néméton,
 Frissonnant d'un respect sacré dans l'ombre dense aux roches moussues,
 Ces timides orants se recueillant humblement ?

Mon disciple, mon sang, devant la grande pierre sacrée,
 Fichée profond dans la terre, mère des vivants et des morts, se dressant haut vers les
 cieux, vers la lumière,
 Vois, se tenant par la main, ce garçon, cette fille, qui ne sont plus des enfants déjà, se
 souriant doucement.
 Mon disciple, mon sang, entends-tu la course dans les ruines d'une forteresse,
 Sombre Antonia aux dédales baignés par le jour, de ces enfants jouant et riant ?

Ô mon disciple, ô mon sang, vois sous le pommier, dans l'ombre douce et lumineuse,
 Ce vieil homme, ce vénérable sage blanchi par l'âge,
 Et, qui l'entourent, ces enfants attentifs.

Et, spectacle édifiant,
 Ô mon disciple, ô mon sang,
 Vois, debout sur la plaine, dressés l'un contre l'autre,
 Ces éphèbes blêmes mesurant leurs forces,
 Sur une aire de sable, au beau soleil ! •

LE CŒUR DE HIALMAR

(Texte de Charles Leconte de Lisle ; extrait de « Poèmes barbares »)

Une nuit claire, un vent glacé. La neige est rouge.
Mille braves sont là qui dorment sans tombeaux,
L'épée au poing, les yeux hagards. Pas un ne bouge.
Au-dessus tourne et crie un vol de noirs corbeaux.

La lune froide verse au loin sa pâle flamme.
Hialmar se soulève entre les morts sanglants,
Appuyé des deux mains au tronçon de sa lame.
La pourpre du combat ruisselle de ses flancs.

— Holà ! Quelqu'un a-t-il encore un peu d'haleine,
Parmi tant de joyeux et robustes garçons
Qui, ce matin, riaient et chantaient à voix pleine
Comme des merles dans l'épaisseur des buissons ?

Tous sont muets. Mon casque est rompu, mon armure
Est trouée, et la hache a fait sauter ses clous.
Mes yeux saignent. J'entends un immense murmure
Pareil aux hurlements de la mer ou des loups.

Viens par ici, Corbeau, mon brave mangeur d'hommes !
 Ouvre-moi la poitrine avec ton bec de fer.
 Tu nous retrouveras demain tels que nous sommes.
 Porte mon cœur tout chaud à la fille d'Ylmer.

Dans Upsal, où les Jarls boivent la bonne bière,
 Et chantent, en heurtant les cruches d'or, en chœur,
 À tire d'aile vole, ô rôdeur de bruyère !
 Cherche ma fiancée et porte-lui mon cœur.

Au sommet de la tour que hantent les corneilles
 Tu la verras debout, blanche, aux longs cheveux noirs.
 Deux anneaux d'argent fin lui pendent aux oreilles,
 Et ses yeux sont plus clairs que l'astre des beaux soirs.

Va, sombre messenger, dis-lui bien que je l'aime,
 Et que voici mon cœur. Elle reconnaîtra
 Qu'il est rouge et solide et non tremblant et blême ;
 Et la fille d'Ylmer, Corbeau, te sourira !

Moi, je meurs. Mon esprit coule par vingt blessures.
 J'ai fait mon temps. Buvez, ô loups, mon sang vermeil.
 Jeune, brave, riant, libre et sans flétrissures,
 Je vais m'asseoir parmi les Dieux, dans le soleil ! •

SUR LE DOS DU DRAGON

(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

Et l'Awen enfle nos âmes !

Alors, chevauchant le dos du Dragon, nous parcourons les vastes mondes !

Et jaillissent des fleuves d'écumes, des océans de brumes !

Sur le dos du Dragon, nous courons par toute la terre !

Et tremblent le sol, et les ossements des Grands Ancêtres, qu'il contient, et dont il se souvient !

Et vibrent, dressées et tendues vers l'absolu, les Grandes Pierres sacrées, qu'il soutient !

Et sur le dos du Dragon, nous parcourons et l'instant, et le temps !

Nous assistons à la génération, à la ruine des univers !

Nous découvrons le chaos et l'ordre, le mal et le bien, la laideur et la beauté, l'obscurité et la lumière !

Le monde, nous le comprenons, comme il nous comprend !

Nous sommes !

Nous sommes le souvenir, nous sommes le devenir !

Nous sommes la mort et la vie, le râle du mourant, le vagissement de l'enfant naissant, l'ombre de la tombe, la lueur de l'aube !

Depuis les racines plongeant dans la boue du froid cadavre en décomposition, et jusqu'au rameau léger, tout en haut, frissonnant au soleil, nous sommes l'arbre immuable et changeant se découpant sur le bleu des cieux !

Nous sommes la foudre des dieux, le feu purificateur et destructeur, dévoreur de forêts et de villes, dévoreur de vies, laissant le sol pulvérulent, brûlant, puis nu et froid !

Nous sommes forêts et marécages, collines et montagnes, la terre et le roc, et le sable de la grève, et la mer, et la vague, et le vif poisson au sein des ondes, et ses reflets d'argent !

Nous sommes l'embrun et le vent, et l'aigle, et le corbeau dans l'éther, la plume de l'empennage et le dard de la flèche déchirant le cœur de l'oiseau !

Nous sommes l'arc du chasseur, la vibration de la corde !

Nous sommes l'ours sur la rive, le saumon dans le courant, l'insecte fragile sous le sabot, le taureau puissant, le daim craintif et tremblant, le loup menaçant !

Nous sommes la stupeur, la frayeur, et la douleur !

Nous sommes la force et la joie du vainqueur !

Mais aussi, nous sommes le vieux sanglier sous le pommier, et les marcassins tout autour, celui qui donne, celui qui reçoit, le maître et l'élève !

Nous sommes l'homme ! devant qui tout animal fuit ou périt !

Nous sommes le guerrier invaincu, le héros civilisateur, le père et le fils, la mère et la fille !

Nous sommes l'amant vigoureux, la femme amoureuse !

Nous sommes la joie indicible, le cri d'extase ! le cri de souffrance, de rage impuissante.

Nous sommes la peine qui afflige, ou le désespoir parfois...

Et nous prenons conscience d'appartenir au monde des hommes !

Et le souffle du Dragon disperse les cendres superficielles de l'histoire, la poussière des siècles nouveaux, nous révèle l'héritage de nos antiques et vénérables aïeux !

Et de la richesse des Anciens, de notre richesse ! nous prenons conscience !

Nous sommes la pâle lueur des étoiles des cieux nocturnes oubliés,

Nous sommes le sombre éclat lunaire,

Nous sommes la vive clarté du plein soleil !

Nous voulons que l'homme en l'homme trouve sa lumière !

Libres et fiers, échappant à la tyrannie des oppressantes et hypothétiques doctrines d'un illusoire salut, oublieux de la dictature de tous les dogmes, nous voulons que l'homme soit un dieu pour l'homme !

Nous ne sommes ni dociles ni résignés,

Et tous les dieux tout-puissants, que les hommes pusillanimes, timorés et inconsistants se sont donnés au cours des âges sans nombre, nous indiffèrent !

Et le souffle du Dragon emporte nos esprits au-delà de la compréhension du vulgaire ! •

LA TRISTESSE DU DIABLE

(Texte de Charles Leconte de Lisle ; extrait de « Poèmes barbares »)

Silencieux, les poings aux dents, le dos ployé,
 Sur un pic hérissé de neiges éternelles,
 Enveloppé du noir manteau de ses deux ailes,
 Une nuit, s'arrêta l'antique Foudroyé.

La terre prolongeait en bas, immense et sombre,
 Les continents battus par la houle des mers ;
 Au-dessus flamboyait le ciel plein d'univers ;
 Mais Lui ne regardait que l'abîme de l'ombre.

Il était là, dardant ses yeux ensanglantés
 Dans ce gouffre où la vie amasse ses tempêtes,
 Où le fourmillement des hommes et des bêtes
 Pullule sous le vol des siècles irrités.

Il entendait monter les hosannas serviles,
 Le cri des égorgeurs, les *Te Deum* des rois,
 L'appel désespéré des nations en croix
 Et des justes râlant sur le fumier des villes.

Ce lugubre concert du mal universel,
 Aussi vieux que le monde et que la race humaine,
 Plus fort, plus acharné, plus ardent que sa haine,
 Tourbillonnait autour du sinistre Immortel.

Il remonta d'un bond vers les temps insondables
 Où sa gloire allumait le céleste matin,
 Et, devant la stupide horreur de son destin,
 Un grand frisson courut dans ses reins formidables.

Et se tordant les bras, et crispant ses orteils,
Lui, le premier rêveur, la plus vieille victime,
Il cria par delà l'immensité sublime
Où déferle en brûlant l'écume des soleils :

Les monotones jours, comme une horrible pluie,
S'amassent, sans l'emplir, dans mon éternité ;
Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité ;
Et la fureur me pèse, et le combat m'ennuie.

Presque autant que l'amour la haine m'a menti :
J'ai bu toute la mer des larmes infécondes.
Tombez, écrasez-moi, foudres, monceaux des mondes !
Dans le sommeil sacré que je sois englouti !

Et les lâches heureux, et les races damnées,
Par l'espace éclatant qui n'a ni fond ni bord,
Entendront une Voix disant : Satan est mort !
Et ce sera ta fin, Œuvre des six Journées ! •

VOUS QUI RÊVEZ ENCORE
(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

Ô hommes humbles !
 Vous croyez-vous repus ;
 Tout juste êtes-vous rassasiés.

Pauvres valets !
 Vous croyez-vous logés dans des palais ;
 Tout juste, parfois,
 Vous abritez-vous des intempéries
 En de piètres abris.

Tristes ouailles !
 Convoquées aux froides heures sinistres
 En d'immenses bâtisses
 Glacées et humides comme la tombe,
 Aux parois suintantes de votre sueur,
 De celle de vos pères,
 Et poisseuses du sang de vos aïeux !

[...]

Ô hommes humbles !
 Ô hommes fiers !
 Ô hommes orgueilleux !
 Debout, vous tous !
 Debout, les hommes !
 Debout, les femmes !
 Debout, vous tous qui êtes encore vivants !
 Debout, les méprisés, opprimés de la terre !

Et debout, vous les morts !
Debout ! Sortez de vos demeures d'ombres !
Debout ! Sortez de vos sinistres tombes !
Sortez de ces lieux de misères !
Dans vos sombres gîtes,
Prisonniers de la Mort,
Cessez d'attendre !
Brisez vos chaînes !
Debout, vous qui rêvez encore !
Debout, Arthur ! Avec tes guerriers de légende !

Debout, pour la vengeance !
Debout, armée de guerre !
Debout, pour la justice !
Debout, armée de fer !
Debout, vous, tous les fantômes de nos aïeux !
Debout, leurs fils !
Debout, leurs filles !
Debout, vous qui rêvez du jour et de la vie !
Levez-vous enfin,
Et fiers et glorieux,
Dans votre soleil ! •

AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX

(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

La quête du Savoir ne conduit pas nécessairement à la victoire.
 La Connaissance acquise n'est pas gage de succès.
 Face au dogmatisme, à l'arbitraire, à la Toute-Puissance,
 À l'avalissement, à l'humiliation, à l'aveulissement,
 Voilà pourtant une arme !

Était-il sage, était-il grand, était-il l'ami des hommes ou des anges,
 Le saint homme ¹⁸ qui prétendit qu'il valait mieux être
 Un chien vivant qu'un lion mort ?
 Notre Table d'Émeraude ¹⁹ pourra bien choir de notre front,
 Dans la fange, le jour de notre défaite,
 Nous pourrons bien alors nous étouffer dans la boue,
 Vaincu, nous ne serons pas soumis,
 Nous serons plus vivants encore dans le néant de la mort,
 Nous serons libres !
 Et si nous chutons dans les ténèbres,
 Au moins nous serons-nous approchés de la lumière,
 Au moins aurons-nous pu nous en saisir !
 Alors, pourrons-nous laisser filtrer entre nos doigts
 Le sable noir des étoiles mortes,
 Visiter les cœurs de mille soleils !
 Nous n'aurons pas été des moutons mièvres, des brebis niaises,
 Nous n'aurons pas été des chiens serviles,
 Notre combat en nous aura révélé l'Homme !

Nos âmes, nous ne voulons point qu'elles soient soumises et assoupies.
 Nous ne voulons point être réduits à l'impuissance.
 Nous voulons des esprits forts, capables d'agir sur le monde,
 Nous voulons forger notre destin.

Hic et nunc !

Nous voulons vivre, agir, ici et maintenant,
 Non point plus loin et plus tard,

Illuc et alias !

18 L'Ecclésiaste.

19 La Table d'Émeraude, selon la légende, l'enseignement d'Hermès Trismégiste, court texte particulièrement hermétique, ésotérique par excellence, et ayant fasciné tout le Moyen Âge, fut jadis gravé sur l'émeraude que Lucifer, l'Ange Rebelle, portait au front et qu'il perdit lors de sa défaite.

Notre loi n'agit point sur le théâtre de l'abstrait,
 Point dans le royaume de la théorie, dans un au-delà éternel.
 Notre loi s'inscrit dans le présent.
 Mais aussi dans la durée.

Simul et semper !

Notre loi n'est point la commune foi vulgaire.
 Notre loi concerne la divine Nature
 Et les forces qui l'animent, qui en elle résident.
 Notre loi concerne les êtres, humbles et ardents pourtant.

Que l'homme s'élève
 De la sombre et froide boue originelle
 Vers la lumière.
 Qu'il se montre digne et fier.
 Qu'il se transcende lui-même.
 Qu'il gravite autour de lui-même, autour de son propre soleil.
 Qu'il rassemble en lui-même
 Et les choses supérieures et les choses inférieures.
 Et ainsi il vaincra la divinité vile et improbable qui l'opresse.
 Ainsi il vaincra l'angoisse qui l'étreint.
 Ainsi il se vaincra lui-même !
 Ainsi gagnera-t-il la maîtrise du monde visible,
 Ainsi gagnera-t-il la maîtrise de son univers invisible.
 C'est ainsi qu'il sera son propre créateur.
 C'est ainsi qu'il bâtira des mondes.
 C'est ainsi qu'il régira le monde.
 Ainsi il aura gagné la Puissance et la Force ;
 La Puissance et la Force, qui donnent Vie, qui donnent Mort.
 Vivant, déjà il sera mort.
 Mort, toujours il sera vivant.
 Il maîtrisera et la vie et la mort.

Voilà ce qu'enseigne une tradition oubliée, une sagesse très antique.
 Voilà ce qui est inscrit sur le support le plus précieux ;
 Voilà ce qui brillait aux fronts orgueilleux des dieux.
 Voilà la connaissance à conquérir.
 Voilà le combat à mener.
 Voilà la justification de notre rébellion,
 Voilà la légitimation de notre lutte,
 Voilà la sanctification de notre action. •

LES CONFINS DES PORTES DU CIEL*(Texte d'Émile Raudrac du Bray)*

Sois respectueux envers les Dieux, si tu le veux.
Mais, toi, surtout, sois orgueilleux.
Ton orgueil te rendra maître de ta vie,
Maître de ta mort.

Comme tu t'offriras à la Mort,
Offre-toi à la Vie !
Ne lui demande rien.
Prends-la !

De cet instant d'éternité,
Fais une très grande chose,
Exemplaire, si tu le peux.

Mais si tes hauts faits, si ta gloire
Ne sont pas impérissables,
Quand bien même tous bientôt t'oublieraient,
Quand, bien tôt, ton œuvre s'effacerait,
Au moins que tu sois digne, et droit, et fier.
Et tu seras un Dieu.

Aime et vis !
Vis dans l'instant, vis totalement.
Et tu connaîtras l'éternité.
Et tu atteindras, tu franchiras les confins des portes du ciel.

Aime et vis ! Et meurs.
Vis dans l'honneur, la dignité, l'orgueil !
Vis ! Existe ! Et tu seras un Dieu. •

L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ

(Texte d'Émile Raudrac du Bray)

Navigare necesse est. Vivere non necesse est.

L'une à l'autre elles s'opposent et coïncident ;
Vie et Mort sont inéluctablement liées.
L'une et l'autre tu dois aimer et réussir.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
Et alors, tu deviendras plus fort, et plus libre.

Alors tu pourras enfin vivre pleinement ;
Pleine vie de l'âme, pleine vie de l'esprit,
Pleine vie du cœur et pleine vie de la chair !

Il est nécessaire de se battre pour vivre ;
Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre.

Surtout, que la Mort te devienne familière.
Aboutissement, aussi accomplissement,
Elle nous fait régler notre dette au Destin.

La Mort, unique et ultime nécessité,
Rien ne s'y soustrait, elle seule est impérieuse.

*Navigare necesse est. Vivere non necesse est.*²⁰ •

20 « Navigare necesse est. Vivere non necesse est. » (*Il est nécessaire de naviguer. Il n'est pas nécessaire de vivre ; ce qui dans le texte faisant l'objet de cette note est rendu en français ainsi : Il est nécessaire de se battre pour vivre ; Mais, sache-le bien, pas nécessaire de vivre*). Cet argument, en latin ci-dessus, fut lancé, selon Plutarque (46 environ – 125 environ), à ses matelots par Pompée (–106 – –48). Le texte de Plutarque relatant ce fait nous est parvenu, rédigé en grec : « [...] Ἀνάγεσθαι δὲ μέλλων πνεύματος μεγάλου κατά θάλατταν ὄντος καὶ τῶν κυβερνητῶν ὀκνοῦντων, πρῶτος ἐμβάς καὶ κελεύσας τὴν ἀγκυραν αἰρεῖν ἀνεβόησε « Πλεῖν ἀνάγκη, ζῆν οὐκ ἀνάγκη. » Τοιαύτη δὲ τόλμη καὶ προθυμία χρώμενος μετὰ τύχης ἀγαθῆς ἐνέπλησε σίτου τὰ ἐμπόρια καὶ πλοίων τὴν θάλασσαν, ὥστε καὶ τοῖς ἑκτός ἀνθρώποις ἐπαρκέσαι τὴν περιουσίαν ἐκείνης τῆς παρασκευῆς, καὶ γενέσθαι καθάπερ ἐκ πηγῆς ἀφθονον ἀπορροῆν εἰς πάντας. ».

Voici une traduction se voulant élaborée et provenant du même ouvrage où l'on trouve et la version grecque et les versions françaises citées ici : « [...] Comme il allait se remettre en mer, il s'éleva un vent si impétueux, que les pilotes balançaient à partir. Mais Pompée, montant le premier sur son vaisseau, ordonne qu'on lève les ancres et crie à haute voix : « Il est nécessaire que je parte ; il ne l'est pas que je vive. » Par son audace et son activité, jointe à sa bonne fortune, arrivé en Italie, il remplit de blé tous les marchés et couvrit la mer de vaisseaux ; le superflu de ces provisions immenses suffit aux peuples voisins, et fut comme une source abondante qui coula partout sans interruption. » ; et voici une autre traduction, littérale celle-ci, du même texte grec : « [...] Or étant-sur-le-point de mettre-à-la-voile, un grand vent étant sur lamer, et les pilotes hésitant, étant monté le premier et ayant ordonné de lever l'ancre, il s'écria : « Nécessité est de naviguer, il n'est pas nécessité de vivre. » Or usant d'une telle audace et ardeur avec une bonne fortune, il remplit de vivres les marchés, et de navires la mer : de-sorte-que même le superflu de ce préparatif (de ces provisions) avoir fourni aux hommes *du* dehors, et *qu'*une affluence abondante venant comme d'une fontaine avoir été *répandue* sur tous » ; In : PLUTARQUE. *Vie de Pompée. Les auteurs grecs expliqués d'après une méthode nouvelle par deux traductions françaises, l'une littérale et juxtalinéaire présentant le mot à mot français en regard des mots grecs correspondants, l'autre correcte et fidèle précédée du texte grec,*

avec des sommaires et des notes par une société de professeurs et d'hellénistes. Cet ouvrage a été expliqué, annoté et revu pour la traduction française par M. Bétolaud, professeur au collège royal de Charlemagne. Paris : Librairie de L. Hachette. 1845. 388 p. Chap. L, p. 228 (traduction correcte) et 229 (traduction littérale).

Une autre traduction, très littérale, du texte grec rapportant la réflexion de Pompée adressée à ses marins pourrait être : *Nécessité de naviguer ! De vivre, pas de nécessité !*

Ô FORTUNA

*(Extrait des « Carmina Burana » – « Chants de Beuren », 17. 1, 2 et 3 — ;
traduction-adaptation d'Émile Raudrac du Bray depuis le texte latin)*

Ô Toi Fortune,
Tout comme la Lune,
Toujours tu es changeante,
Toujours en croissance,
Toujours en décroissance.

La détestable vie,
Qui d'abord oppresse,
Ensuite qui apaise,
Et le jeu, insidieux, qui subjugué la raison,
Et l'indigence,
Et la puissance,
Devant ta face fondent comme glace.

Sort cruel,
Tout de vacuité,
Tu fais tourner la roue,
Et tu es mauvais.

Vaine santé
Toujours vouée à la décrépitude,
La décadence,
L'anéantissement,
Tu me tourmentes également.

Alors, par jeu,
Mon dos nu
J'expose à ta scélératesse !

Les desseins du Sort
Et toute sa puissance
Sont maintenant contre moi,
Sont disposés pour ma perte.
Et réduit à l'esclavage,
Par le Sort, je suis toujours défait.

Donc, à cette heure,
Et sans plus attendre,
Que vibrent les cordes de vos instruments.

Et parce que le Sort
Toujours triomphe de l'homme, même le plus fort,
Pleurez ! Pleurez donc tous avec moi ! •

INDICATIONS DIVERSES

Que le défunt ait choisi l’inhumation ou l’incinération de son corps, la cérémonie (civile en ce qui tout spécialement nous intéresse ici) comporte très habituellement un discours, devant être relativement court, à connotations plus ou moins apologétiques. Ce bref discours, cette allocution, sera prononcé par une personne y étant apte, douée préférentiellement de bonnes capacités de lecture, d’une bonne élocution.

Le disparu peut avoir émis le choix que ce discours ne se montre pas d’un excessif caractère panégyrique, n’exalte pas d’une façon inconsidérée sa personnalité, ses réalisations, ses œuvres : en un tel cas, pourra simplement être précisé que la cérémonie a pour but la célébration des funérailles de la personne décédée, en énonçant son état civil et en précisant que les textes lus lors de l’office funèbre furent choisis par elle-même, ainsi que, le cas échéant, les œuvres musicales l’accompagnant ²¹.

Afin de faciliter le choix des textes proposés dans notre opuscule, et susceptibles de pouvoir faire l’objet de lectures lors de cérémonies funéraires, nous vous indiquons ci-dessous le temps (durées indicatives, très approximatives) nécessaire à la lecture de chacun d’entre eux.

<i>Titres des textes</i>	<i>Durée approximative de lecture (en mn ; système décimale)</i>
DE L’HOMME, BIENTÔT, IL NE DEMEURE RIEN	2,5
PAR DELÀ LES LIMITES	3
L’ORDRE MÉDIOCRE	2
COMME UN ARC TENDU	2,5
AU BEAU SOLEIL	3,5

21 À propos d’œuvres musicales : nous proposons dans le *Choix de poésies* de ce fascicule un texte intitulé « Ô Fortuna » ; il s’agit d’une traduction en français d’un texte moyenâgeux (en latin) extrait d’un ensemble plus vaste (Carmina Burana — *Chants de Beuren*), et qui fut mis en musique par Carl Orff. Au cas où ce texte serait choisi afin de faire l’objet de la dernière lecture, l’audition de la cantate de Carl Orff, dont le mouvement d’ouverture, *Ô Fortuna*, est aussi celui de clôture, pourrait utilement, nous semble-t-il, conclure la cérémonie en permettant d’en adapter avec justesse la durée. L’œuvre de C. Orff ne se trouve pas mentionnée dans le *Guide musical* d’A. De Benoist et de P. Vial évoqué plus haut.

<i>Titres des textes</i>	<i>Durée approximative de lecture (en mn ; système décimale)</i>
LE CŒUR DE HIALMAR	3
SUR LE DOS DU DRAGON	5
LA TRISTESSE DU DIABLE	3
VOUS QUI RÊVEZ ENCORE	2,5
AUX FRONTS ORGUEILLEUX DES DIEUX	4,5
LES CONFINS DES PORTES DU CIEL	2
L'UNIQUE ET ULTIME NÉCESSITÉ	1,5
Ô FORTUNA	2

Il sera judicieux de prévoir en début de cérémonie un moment (5 mn ; plus ou moins), le temps nécessaire pour que l'assistance prenne place et que soit prononcée l'allocution à laquelle il est fait plus haut référence.

Entre chaque lecture il semble utile de prévoir un bref intervalle, afin de permettre non seulement un instant de courte méditation des membres du public, mais aussi un éventuel changement de locuteur. •

POSTFACE

« [...] Mais si tes hauts faits, si ta gloire
 « Ne sont pas impérissables,
 « Quand bien même tous bientôt t'oublieraient,
 « Quand, bien tôt, ton œuvre s'effacerait,
 « Au moins que tu sois digne, et droit, et fier.
 « Et tu seras un Dieu. »²²

Peut-être le lecteur de ces pages estimera-t-il que réunir ses proches, seulement même, dans la perspective d'un hommage devant lui être rendu ne se justifie guère, que cela constitue un exercice tout à fait vain.

Dans cette éventualité, nous proposons au lecteur qui souhaiterait échapper, qui souhaiterait que sa dépouille échappe à, en ce qui le concerne, d'insatisfaisantes procédures, de porter impérativement par écrit ce en quoi consistent, relativement à ses funérailles, ses dernières volontés.

Aussi donnons ci-dessous un exemple de testament apportant d'utiles précisions concernant des funérailles devant se dérouler de très simples façons (ce texte prévoit une crémation, mais il sera tout autant possible de prévoir une inhumation).

Il nous apparaît **impératif** de rédiger une version **manuscrite** du texte qui, accompagnée d'une version dactylographiée, sera confiée à la personne, de confiance, désignée dans le texte même (personne dont le testateur se sera préalablement assuré de l'assentiment).

D'autres versions du texte pourront être confiées à d'autres personnes. Toutes les versions du texte porteront des indications non équivoques concernant l'identification (adresse, état civil...) de qui a rédigé le texte en question, aussi concernant l'identification de la personne chargée d'en exécuter les dispositions ; les différentes versions du texte seront datées, et signées manuellement (l'indication du lieu de rédaction pourra se voir également indiquée de façon manuscrite).

²² In « Les Confins des portes du ciel » ; texte d'Émile Raudrac du Bray (*cf. supra*).

Voici donc un exemple de rédaction de telles dernières volontés :

« MES DERNIÈRES VOLONTÉS
« RELATIVEMENT À MES FUNÉRAILLES.

« — Lors de mes funérailles sont à exclure toutes formes de cortège funèbre, toutes formes d'exposition (dans un lieu de culte notamment) ; sont également à exclure toute cérémonie civile ou religieuse, toute intervention religieuse.

« — Il est de ma volonté, que, suite à mon décès, mon corps soit incinéré.

« — Si rien ne s'y oppose, si cela ne présente aucune difficulté, le transport de mon corps aura lieu directement du lieu de mon décès au lieu de crémation.

« — Les cendres résultant de cette incinération seront dispersées en « pleine nature ». Si la personne ci-après désignée me survit, je confie à Xxxx Xxxx, le soin de les disperser elle-même, ou de veiller à cette dispersion.

« — Hormis Xxxx Xxxx, il ne se trouve aucune personne à qui je reconnaisse un droit quelconque d'interférence dans mes volontés ici exprimées. »

Ce texte reprend à peu près mot pour mot le texte stipulant les dispositions à suivre après notre propre décès.

Il ne s'agit pas de dispositions très particulières ; ainsi des personnages relativement célèbres ont pu avoir recours à des dispositions testamentaires imposant à leur entourage, à leur famille, des desideratas strictes ²³. Cependant, comme nous l'avons pu déjà signaler plus haut, en matière de dispositions visant à l'organisation de funérailles ou de sépultures il convient de rappeler que le Code civil (Livre III, Titre II, Chapitre I^{er}) prévoit que « dans toute disposition entre vifs ou testamentaire, les conditions impossibles, celles qui sont contraires aux lois ou aux mœurs, seront réputées non écrites ».

Sauf erreurs ou omissions de notre part voici, valides à la date où ces lignes sont rédigées, quelques démarches élémentaires à effectuer, dans le respect de délais prescrits, après un décès.

23 Nous songeons ici tout spécialement aux dispositions prises par deux personnages controversés ayant, avant même leur décès certes, cheminé hors des sentiers battus, Henry de Montherlant et Julius Evola...

Comme nous rédigeons ces lignes, un membre de notre entourage évoqua le souvenir qu'il conservait du suicide de Yukio Mishima (25 novembre 1970). Quant aux dispositions prises (et mises en scène au cours de sa vie, par son œuvre, son suicide saisissant, suicide ayant fait l'objet de *répétitions* littéraires et cinématographiques, suicide, remarquable assurément, sensationnel), par le très audacieux Yukio Mishima, ce sont là dispositions d'une autre dimension, d'une autre ampleur, et sur lesquelles nous n'épilouterons pas ici.

Dans les vingt-quatre heures suivant le décès sont à effectuer quelques procédures essentielles telles que :

•1) en cas de décès sur la voie publique (après la constatation du décès par le médecin, le certificat de décès se voit rédigé par le Procureur de la République, ou le cas échéant, par le représentant habilité de la police ou de la gendarmerie), de mort violente par crime ou accident, de suicide (avéré ou supposé), il convient d'avertir dans les délais les plus brefs les forces de police ou de gendarmerie, qui géreront les procédures engagées alors,

•1 BIS) **faire constater le décès** par un médecin, et

•2) veiller à l'établissement d'un **certificat médical de décès**,

•3) demander en mairie l'établissement d'un **acte de décès** (en effectuant une déclaration de décès ; si le décès a eu lieu dans un établissement de soin, les services administratifs de celui-ci se charge, généralement, de cette procédure ; toujours réclamer des **copies** de l'acte de décès, ces copies se révéleront indispensables auprès de différentes administrations, de différents organismes...),

•4) se soucier sans délai de l'organisation des obsèques (contacter des entreprises de pompes funèbres afin d'obtenir des devis ; sauf cas évoqués au point 1 ci-dessus, où il conviendra de se rapprocher des services de l'autorité policière, judiciaire concernée),

•5) demander à l'administration communale l'établissement d'extraits d'acte de naissance concernant le défunt,

•6) ainsi qu'un certificat d'hérédité, ou,

•6 BIS) demander à un notaire, un acte de notoriété héréditaire (l'un ou l'autre, selon la complexité de la succession, se trouvera être un document utile, voire indispensable, pour le règlement de la succession),

•7) obtenir si nécessaire, si la personne décédée est un proche, une journée de congé,

•8) éventuellement, contacter l'employeur du défunt pour l'aviser du décès,

•9) procéder, dans la mesure du possible, à certaines vérifications relativement à la couverture des dépenses à engager pour les funérailles (assurance décès éventuellement souscrite par le défunt, ou le cas échéant participation aux frais d'un organisme ou d'un autre — assurance complémentaire-santé...).

Ensuite, les funérailles devront être organisées dans les six jours suivant le décès. Il s'agira alors de retenir les différentes options s'offrant en vue du déroulement des obsèques, de fixer, avec le prestataire de service choisi et **dans le respect des volontés du défunt**, s'il sera procédé à une **inhumation** ou à une **crémation**.

S'il convient de procéder à une crémation, un **permis d'incinérer** doit être délivré par le maire de la commune où le décès est survenu, ou bien par le maire de la commune du lieu où se déroule la mise en bière ; la délivrance de ce permis ne peut se faire que sur la présentation de certains justificatifs : une **demande écrite d'autorisation de crémation** rédigée par le défunt ou présentée par la personne organisatrice des funérailles, l'**acte de décès** (*cf. supra* ; à demander en mairie du lieu

de décès ; rappelons qu'il est très utile d'en demander un certain nombre de copies intégrales ; rappelons également qu'**un certificat médical de décès est nécessaire** à son obtention ; par ailleurs, relativement à l'acte de décès, le demandeur devra se doter d'une pièce d'identité, et de pièces justifiant l'identité, la situation familiale, l'adresse, du défunt, se doter aussi du livret de famille de ce dernier et d'une copie d'un éventuel contrat de mariage, etc. ; si le choix de l'inhumation a été fait, un **permis d'inhumer** doit être obtenu auprès du service de l'état civil de la mairie concernée, au moins vingt-quatre heures après le décès.).

Il conviendra également de choisir un lieu où le corps du défunt sera conservé en attendant le moment de la crémation effective.

Les cendres sont maintenant assimilées par le législateur au corps humain. Ainsi, le bris d'une **urne cinéraire**, l'exhumation ou la **dispersion non autorisée** des cendres relèvent de l'incrimination pénale de *violation ou profanation de sépulture*.

Le dépôt d'une urne cinéraire doit se réaliser dans un lieu approprié ; son dépôt dans une propriété privée se voit normalement interdit par le législateur. Toutefois, une urne cinéraire peut être inhumée dans une propriété privée après autorisation préfectorale ; mais, cela génère une « servitude perpétuelle » : cette servitude permet à toute personne souhaitant se recueillir devant les cendres du défunt d'accéder au lieu de l'inhumation de l'urne en question.

Pour en revenir au cas particulier de l'exemple de dernières volontés concernant des funérailles présenté plus haut et évoquant le cas de **dispersion des cendres**, la notion de « pleine nature », ne semble pas avoir de définition juridique claire. Par contre la notion d'« espace naturel non aménagé » peut aider, par assimilation, à déterminer si le choix du lieu pressenti pour la dispersion des cendres se trouve en adéquation avec la doctrine juridique ou administrative.

Ainsi, la dispersion des cendres semble ne pas pouvoir être envisagée dans le cadre d'une propriété privée, d'un jardin particulier. Mais il semble admis que cette dispersion puisse être réalisée au sein de vastes étendues, appartenant même à des personnes privées, après accord (écrit) du propriétaire. En ce qui concerne une dispersion des cendres en mer il convient de se référer à l'article L. 2213-23 du Code général des collectivités territoriales ²⁴ (CGCT).

La dispersion des cendres ²⁵ en pleine nature devra faire l'objet d'une déclaration à

24 CGCT ; **Article L2213-23 (extrait – premier alinéa ; version en vigueur le 28 mai 2016)** : « Le maire exerce la police des baignades et des activités nautiques pratiquées à partir du rivage avec des engins de plage et des engins non immatriculés. Cette police s'exerce en mer jusqu'à une limite fixée à 300 mètres à compter de la limite des eaux. [...] »

25 **Destination des cendres** : cf. **Code générale des collectivités territoriales** ; Partie législative ; Deuxième partie : La Commune ; Livre II : Administration et services communaux ; Titre II : Services communaux ; Chapitre III : Cimetières et opérations funéraires ; Section 1 : Cimetières ; **Sous-section 3 : Destination des cendres**. (version en vigueur le 28 mai 2016) :

Article L2223-18-1 :

Après la crémation, les cendres sont pulvérisées et recueillies dans une urne cinéraire munie extérieurement d'une plaque portant l'identité du défunt et le nom du crématorium.

Dans l'attente d'une décision relative à la destination des cendres, l'urne cinéraire est conservée au crématorium pendant une période qui ne peut excéder un an. À la demande de la personne ayant qualité pour pourvoir aux

l'administration communale (commune du lieu de naissance du défunt ; voir l'article L. 2223-18-3 du CGCT).

Au cas où les cendres ne seraient pas prises en charge après la crémation du corps du défunt, l'urne cinéraire est conservée dans les locaux du crématorium, ou dans un lieu de culte à la demande de la personne habilitée à gérer les funérailles, et avec accord des services chargés du culte, une année au maximum ; le délai écoulé, si la personne habilitée n'a pris aucune décision, n'a pas manifesté son intention à l'égard de la destination des cendres, celles-ci sont dispersées dans un espace aménagé à cet effet dans le cimetière de la commune où le décès a eu lieu, ou dans un autre site aménagé également à cet effet ²⁶.

* *
*

funérailles, l'urne peut être conservée, dans les mêmes conditions, dans un lieu de culte, avec l'accord de l'association chargée de l'exercice du culte.

Au terme de ce délai et en l'absence de décision de la personne ayant qualité pour pourvoir aux funérailles, les cendres sont dispersées dans l'espace aménagé à cet effet du cimetière de la commune du lieu du décès ou dans l'espace le plus proche aménagé à cet effet visé à [l'article L. 2223-18-2](#).

Article L2223-18-2 :

À la demande de la personne ayant qualité pour pourvoir aux funérailles, les cendres sont en leur totalité :

— soit conservées dans l'urne cinéraire, qui peut être inhumée dans une sépulture ou déposée dans une case de columbarium ou scellée sur un monument funéraire à l'intérieur d'un cimetière ou d'un site cinéraire visé à l'article L. 2223-40 ;

— soit dispersées dans un espace aménagé à cet effet d'un cimetière ou d'un site cinéraire visé à l'article L. 2223-40 ;

— soit dispersées en pleine nature, sauf sur les voies publiques.

Article L2223-18-3 :

En cas de dispersion des cendres en pleine nature, la personne ayant qualité pour pourvoir aux funérailles en fait la déclaration à la mairie de la commune du lieu de naissance du défunt. L'identité du défunt ainsi que la date et le lieu de dispersion de ses cendres sont inscrits sur un registre créé à cet effet.

Article L2223-18-4 :

Le fait de créer, de posséder, d'utiliser ou de gérer, à titre onéreux ou gratuit, tout lieu collectif, en dehors d'un cimetière public ou d'un lieu de dépôt ou de sépulture autorisé, destiné au dépôt temporaire ou définitif des urnes ou à la dispersion des cendres, en violation du présent code est puni d'une amende de 15 000 € par infraction. Ces dispositions ne sont pas applicables aux sites cinéraires créés avant le 31 juillet 2005.

²⁶ Voir note précédente : **Article L2223-18-1** du CGCT.

Copyright © Carraud-Baudry, 2000-2016

Carraud-Baudry – 17 BIS, rue de Bois-Billières – 37230 Fondettes – France